

Marc Halévy

**Petit traité  
du sens de la vie**

*Dangles*  
EDITIONS 

# Table des matières

<b>Introduction :</b>	
<b>une vaste mutation paradigmatique...</b>	11
<b>Prologue : donner du Sens...</b>	17
<b>Exister, c'est se relier</b>	22
Se relier à soi	31
Se relier aux autres	38
Se relier au monde	44
Se relier à l'absolu	51
<b>Exister, c'est se situer dans le temps</b>	58
Perpétuer un passé	64
Jouir d'un présent	66
Construire un futur	71
<b>Exister, c'est se situer hors du temps</b>	81
Abolir le temps pour l'atemporalité	85
Transcender le temps pour l'éternité	91
<b>Intermède :</b>	
<b>une grille de lecture du sens...</b>	98

<b>Soi et soi</b>	106
La perpétuation de Soi	111
La jouissance de Soi	118
La construction de Soi	123
L'abolition de Soi	127
La transcendance de Soi	133
<b>Soi et les autres</b>	139
La perpétuation de la Communauté	143
La jouissance de la Communauté	153
La construction de la Communauté	159
L'abolition de la Communauté	165
La transcendance de la Communauté	171
<b>Soi et le monde</b>	182
La perpétuation de la Nature	186
La jouissance de la Nature	194
La construction de la Nature	200
L'abolition de la Nature	206
La transcendance de la Nature	211
<b>Soi et l'absolu</b>	225
La perpétuation du Divin	231
La jouissance du Divin	238
La construction du Divin	245
L'abolition du Divin	255
La transcendance du Divin	261
<b>Épilogue : les aristocrates de la Vie...</b>	265

*Plus haut. Plus loin.*

À mes quatre enfants et à mes deux petits-enfants  
pour que le sens de leur vie soit riche.

## **Introduction : une vaste mutation paradigmatique...**

Les « crises » que nous traversons – et qui sont très loin d’être finies – ne sont que les turbulences superficielles d’un autre phénomène, bien plus profond. Il s’agit de l’émergence d’une nouvelle logique socio-économique qui, progressivement d’abord, plus violemment ensuite, prend le dessus de l’ancienne logique : celle de la Modernité qui avait subverti la Féodalité à la Renaissance et qui avait instauré l’ordre marchand en économie, l’ordre étatique en politique et l’ordre cartésien (analytique et mécaniciste) en philosophie.

Tous les cinq cents ans, environ, l’histoire humaine connaît une telle bifurcation, tant en Europe que dans les autres grands centres civilisationnels (Inde et Chine, principalement).

Cette mutation de fond est rendue incontournable et irréversible du fait de quatre révolutions silencieuses, mais radicales, qui se sont mises en place en quelques décennies.

D’abord la révolution écologique : depuis 1800, l’humanité est exponentiellement passée de 1 à 7 milliards de représentants et a consommé 80 % de toutes les réserves de ressources non renouvelables. Depuis l’an 2000 environ, nous avons quitté définitivement les logiques d’abondance pour affronter des logiques de pénurie sur les énergies fossiles, l’eau douce, les métaux non ferreux, les terres arables et toutes les autres ressources de base – sans même parler des nuisances délétères dues à toutes les

pollutions (matérielles, électromagnétiques ou culturelles) et décharges de déchets de toutes sortes.

Ensuite, la révolution numérique : la domestication de l'électricité, puis de l'électronique, de l'informatique et de la télématique a abouti, en 1983, à la banalisation de l'ordinateur personnel, et en 1989, à cette invention européenne qu'est la « Toile », c'est-à-dire la connexion mondiale de millions d'ordinateurs dotés de protocoles d'échanges et de recherches d'informations entre eux. Cette interconnexion généralisée est le ressort d'une mondialisation qui se vit à 100 000 km/sec. La connaissance est devenue accessible immédiatement, directement et gratuitement pour – presque – tous.

Puis, la révolution organique : les organisations humaines, depuis la nuit des temps, se sont presque toutes calquées sur le modèle pyramidal, parce que celui-ci permet de relier entre eux tous les acteurs d'un système avec un nombre minimal de relations entre eux. Cela a conduit à instaurer partout des modes de fonctionnement basés sur la norme, le standard, la procédure, la hiérarchie. Mais ce modèle mécanique lourd a l'inconvénient de n'être efficient que dans un monde lent et stable. La révolution numérique a instauré, tout au contraire, un monde ultrarapide, effervescent, instable, tourbillonnant. Partout, les organisations pyramidales hiérarchiques sont mises à mal et doivent migrer, plus ou moins profondément, plus ou moins brutalement, vers un autre modèle de fonctionnement, organique celui-là : le réseau<sup>1</sup>.

---

1. Notre corps est un réseau de cellules, comme notre cerveau est un réseau de neurones, comme nos entreprises sont des réseaux de savoir-faire et comme nos communautés sont des réseaux de projets de vie.

Et, enfin, la révolution eudémonique : depuis des siècles, l'État ou l'Église ou le Parti ou l'Université ou le Syndicat ou les Marchés, et toutes les institutions sociétales répètent leur même antienne : faites ce que l'on vous dit et, en échange, nous vous apporterons le bonheur. Ce refrain usé ne prend plus : à l'aube de ce troisième millénaire, une prise de conscience énorme se fait jour pour un nombre grandissant de nos contemporains, une révélation lumineuse : le bonheur n'est jamais fourni de l'extérieur, mais il se construit de l'intérieur. La joie de vivre est affaire de volonté intérieure, d'état d'esprit ; toute existence n'obéit qu'à sa vocation intime, et ne vise que son accomplissement en plénitude et son complet épanouissement. Chaque être humain se redécouvre unique, seul responsable de la qualité de sa vie, qu'il doit apprendre à construire de façon autonome. Et cela change tout, et cela change la nature intime de nos relations aux autres, au monde, aux institutions, au travail, à la morale, aux croyances, etc.

Quatre ruptures profondes et, répétons-le, irréversibles : rupture d'avec l'abondance, rupture d'avec l'ignorance, rupture d'avec la hiérarchisation et rupture d'avec l'abnégation.



Les historiens savent bien que l'humanité est travaillée par de grands cycles civilisationnels. Ces cycles n'expliquent pas le tout de l'histoire, mais ils font partie de l'histoire, et en signent les ruptures et bifurcations majeures. Nous vivons une telle période de transition, de passage d'un cycle ancien et usé vers un cycle nouveau et à inventer.

L'Europe (mais les autres grandes régions civilisationnelles comme l'Inde ou la Chine, tout autant) a vu se succéder cinq grands cycles qui, chacun, étaient porteurs d'une valeur clé, d'un concept central, d'un mot éponyme qui révèle sa quête de sens :

- L'Hellénité cherchait la SAGESSE collective, la cité harmonieuse, le meilleur vivre-ensemble.
- La Romanité préféra l'ORDRE, la codification des Lois, la soumission des peuples, la citoyenneté impériale.
- La Gothicité partit, par les méandres d'une myriade d'hérésies, de synodes et de conciles, à la recherche de DIEU, de ce dieu chrétien que les derniers empereurs romains avaient promu sans qu'il soit bien défini en cohérence.
- La Féodalité prit alors la main : le problème de Dieu étant résolu par les théologiens et le dogme, il fallait s'occuper du SALUT des âmes au sein (inquisition) ou en dehors (croisades) de l'Église.
- Puis vinrent la Modernité et sa nouvelle religion : celle du PROGRÈS, celle de la libération de l'homme du joug de l'Église au nom de l'humanisme, du joug de la Nature par la science, du joug des Rois par les révolutions et la démocratie, du joug des famines par l'industrie, du joug de la pauvreté par l'égalité et le partage, etc.

Nous en sommes là. Avec une religion du Progrès et de la Libération qui est morte, qui a épuisé tous ses charmes, qui a désenchanté même les plus naïfs.



Nous entrons dans un nouveau cycle civilisationnel qui veut donner du sens autrement, en se dotant d'un nouveau leitmotiv, d'un nouveau cœur de système, d'une nouvelle quête, d'un nouveau mot-clé, donc.

On peut émettre, là dessus, bien des hypothèses... Ma conviction est que ce mot sera JOIE (et non pas ni ce bonheur qui est une question de chance, ni ce plaisir qui n'est qu'éphémère et dépendant du monde extérieur). Je parle ici de la Joie telle qu'elle fut décrite par Spinoza, comme conséquence et manifestation de la réalisation de soi, de l'accomplissement de soi, de l'épanouissement de soi. De la Joie qui naît, comme l'écrit Nietzsche, lorsque tu « deviens ce que tu es et fais ce que toi seul peux faire ». Je parle de la Joie qui vient de la volonté, de l'effort, de la difficulté (ce qui est facile ne vaut rien), de la discipline et de l'ascèse, de la sculpture de soi et de sa vie comme d'une œuvre d'art : la Joie n'est pas au bout du chemin, la Joie EST le chemin.



## Prologue : donner du Sens...

L'introduction qui précède est tout sauf hors de propos. Quoiqu'il puisse en paraître. Elle agit comme un rappel, comme un point de départ, comme un stimulant.

Elle agit, aussi, comme explication profonde de ce renouveau, partout, de la quête de sens. Notre paradigme moderne est moribond. Il a usé tous ses charmes (dans les deux sens, esthétique et magique, de ce mot). Il ne séduit plus : trop vieux, trop décati, trop désenchantant. Les « Lumières » se sont éteintes : elles n'avaient éclairé que des fantômes, des caprices, des spéculations souvent oiseuses (Kant, par exemple).

Et l'honnête homme – comme on le disait avec élégance au XVIII<sup>e</sup> siècle – reste là, pantelant, bouche bée, désarmé. Toutes les certitudes de ses pères gisent là, brisées. Et hors quelques curés kantien et républicain comme mes amis Luc Ferry ou – dans une moindre mesure – André Comte-Sponville, il n'y a plus grand monde pour applaudir à la Modernité et à ses « idéaux » puérils et irréalistes.

Il faut donc envisager de changer de paradigme. Pas seulement dans les organisations économiques et sociétales, politiques et noétiques, mais surtout à l'intérieur de soi. C'est tout l'objet de cet essai d'en explorer les voies.

Donner du sens, donc. Ou, plutôt, comme l'introduction le soulignait, donner un autre sens, changer de mot-clé civilisationnel. Après la sagesse grecque et l'ordre romain, après le divin gothique et le salut féodal, après le progrès moderne, un nouvel

œil doit être façonné pour le cyclone humain, nouveau centre axial de notre vivre-en-nous et de notre vivre-ensemble.

Il nous faut réinventer la « pureté »... Une autre pureté, une nouvelle pureté qui puisse désintoxiquer nos esprits et nos âmes, nos cœurs et nos corps des pollutions insidieuses que le xx<sup>e</sup> siècle a instillées partout, en tout, tout le temps, ainsi que l'avait parfaitement compris et prédit ce prophète du xxi<sup>e</sup> siècle que fut Friedrich Nietzsche (cf. *Nietzsche. Prophète du 3<sup>e</sup> millénaire ?*, Marc Halévy, OXUS, 2013).

Mais qu'est-ce que la « pureté » ? Faut-il en faire « la pureté dangereuse » que dénonçait – à juste titre – Bernard-Henri Lévy dans son essai éponyme ?

Le dos du livre posait bien quelques bonnes questions :

« Que signifie, en vérité, la confusion de cette fin de siècle ? Pourquoi Kojève et Fukuyama se sont-ils trompés en annonçant la fin de l'Histoire ? Qu'en est-il de l'ancien communisme et de ses métamorphoses ? Pourquoi le pire, en politique, se confond-il si souvent avec une certaine idée de la vertu ? L'intégrisme est-il devenu, après le fascisme et le totalitarisme, le principe secret de l'époque ? Qu'en est-il du spectacle humanitaire et de sa philosophie implicite ? [...] Comment combattre le fondamentalisme ? Que reste-t-il du lien social dans ce monde désenchanté ? L'esprit des Lumières aurait-il, déjà, perdu la partie ? Comment retrouver la passion du débat ? Le sens de la révolte ? Et que serait une démocratie sans querelle ? Comment déjouer les barbaries promises par la volonté de pureté ? Pourquoi de Savonarole à Milosevic, et de Saint-Just aux mollahs iraniens, cette pureté est-elle toujours la matrice du meurtre ? Peut-on espérer, un jour, en finir avec la pureté dangereuse ? »

Ce n'est pas de cette pureté-là dont il s'agit. Pas de cette pureté dangereuse que les intégrismes et les fondamentalismes (qu'ils soient religieux ou politiques ne change rien à l'affaire) étalent et qui n'est qu'une ultramoralité bête, primaire, servile, outil de pouvoir et de coercition, levier du totalitarisme pour peuples analphabètes ou bêtes.

Quelle est cette pureté dont je parle ?



La pureté et la moralité ne doivent pas être confondues.

On peut parfaitement être moral et impur. La moralité concerne la relation à l'autre, tandis que la pureté ne concerne que la relation à soi.

La Torah juive, par exemple, distingue clairement ces deux registres de l'accomplissement de soi – le Temple et ses sacrifices étant bien plus purificateurs (visant la sainteté) que rédempteurs (visant la justice). La philosophie grecque le fait moins.

La pureté vise à maintenir chacun dans l'intégrité de son devenir, selon les quatre dimensions corporelle (santé), émotionnelle (ataraxie), intellectuelle (lucidité) et spirituelle (sacralité).

La moralité lui est assez subsidiaire, non qu'elle soit immorale ou amoral, mais plutôt du fait que la pureté profonde induit une moralité saine en tant que sa propre conséquence. Car c'est au fond de « santé » qu'il s'agit – si l'on veut bien étendre à l'émotionnel, à l'intellectuel et au spirituel, le sens de ce concept trop souvent limité au seul corporel. Il est présumé que si l'on est sain avec soi, on sera correct avec les autres, naturellement.

La pureté induit la moralité comme la santé induit la correction. Et symétriquement : l'impureté induit l'immoralité, comme la malignité induit la méchanceté.

En somme, la pureté préserve le sacré contre la profanité, alors que la moralité n'est que la modalité d'une profanité vivable. La pureté est verticale et spirituelle ; la moralité n'est qu'horizontale et vulgaire.

Le saint, le sage n'ont nul besoin de morale !

Tout cela consacre une triade fondamentale dont les termes, sans se superposer réellement, constituent un nœud conceptuel fort (un paradigme comportemental) : *pureté, sacralité, sainteté*, face au nœud triadique plus faible qui en découle : *moralité, socialité, équité*.



Nietzsche écrivait : « Il faut savoir se conserver. C'est la meilleure preuve d'indépendance. »

Que signifie « se conserver » ? Rester fidèle à soi, à son destin, à son idiosyncrasie, à son phylum. Ne pas se laisser divertir, dévoyer, détourner. Cultiver son intransigeante autonomie.

Cette idée est moins banale et bien plus exigeante qu'il n'y paraît, car la fidélité à soi-même et son propre accomplissement sont infiniment plus difficiles que ne l'est la nonchalance de celui qui se laisse porter par les autres, par le système, par la société.

Il faut du courage pour rester soi-même. Il y faut beaucoup de force et de volonté.

Derrière ce « savoir se conserver », il y a une idée de pureté : rester soi et seulement soi, rester purement soi. Plus facile à dire

qu'à faire ! Surtout lorsque l'on prend conscience que ce « soi » est un système ouvert qui s'alimente en permanence dans le monde « extérieur », et pas seulement de nourriture matérielle.

Se conserver, cela signifie aussi : ne pas se laisser polluer. En matière de pollution et d'impureté, la modernité s'y entend : des gaz toxiques aux eaux empoisonnées, de la malbouffe aux drogues, de la pub aux rumeurs, pollution à tous les étages de nos êtres.

On comprend peut-être mieux, alors, le souci que bien des traditions ont mis à édicter et à respecter des interdits alimentaires symboliques, fortes de l'adage « Tu deviens ce que tu manges ».

On peut jauger les hommes entre eux – avec des gaussiennes plus ou moins symétriques et lisses – selon bien des critères d'intelligence, de richesse, de socialité, de liberté, d'autonomie, de volonté, de courage, ou que sais-je encore. Nietzsche choisit la pureté comme base de son axiologie humaine.

Plus un homme est pur, plus il est vrai, noble et supérieur. La pureté est l'essence même de l'aristocratie nietzschéenne (nous y reviendrons dans notre épilogue).

Mais qu'est la pureté ? La pureté se définit comme l'étroite adéquation entre ce que l'on est et ce que l'on fait, entre devenir et destin, entre le « deviens » et le « est » du célèbre « Deviens ce que tu es ».

L'homme pur (noble, vrai, supérieur) est celui qui se refuse à toute souillure, à toute pollution qui le dévoierait, qui le détournerait, qui le distrairait de son destin propre, de son accomplissement de soi en plénitude.

